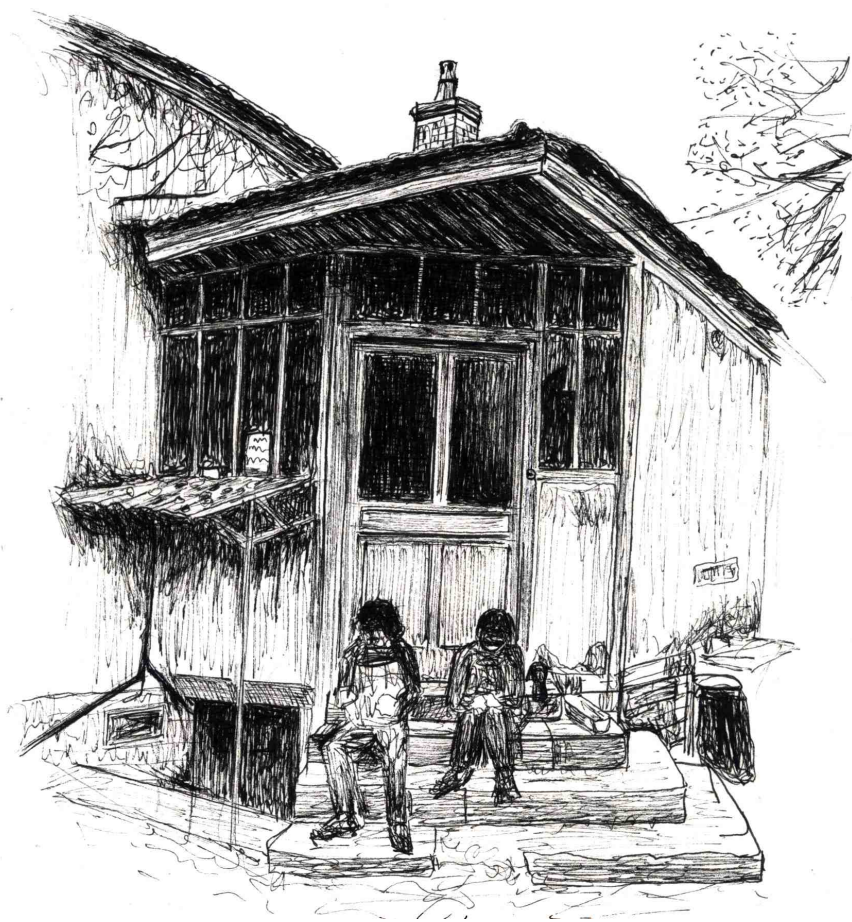


QUARTIER LIBRE

MAMMOUTH...

n. 5

...QUAND LE PACHYDERME FAIT LA FÊTE



TIERRA Y LIBERTAD !

RÉCITS DES LENTILLÈRES...

Le quartier libre des Lentillères est né à Dijon en mars 2010, à la suite d'une manifestation fourches en main organisée par différents collectifs. La volonté est alors d'établir un potager collectif sur une zone en friche depuis plus de 10 ans, pour s'opposer à la réalisation d'un projet d'urbanisme de la municipalité qui entreprend de bétonner 10 hectares de terres agricoles, vestiges de la ceinture verte maraîchère de la ville.

Le Pot'Col'Le (Potager Collectif des Lentillères) se met rapidement en place. Au fil des moments de jardinage, les rencontres se font, les amitiés et les complicités se tissent et avec elles, l'envie de rester et de poursuivre la lutte.

Une fête d'anniversaire mémorable, dans une grange occupée et retapée pour l'occasion, amène davantage de curieux sur la friche. Très vite, le mot passe. Jardiniers de tous âges et de tous horizons s'emparent à leur tour d'outils et après avoir défriché une parcelle, un carré, un triangle, un rectangle ou un cercle de végétation dense, remettent en culture une terre d'excellente qualité agronomique sur les zones en friche jusqu'alors.

Au même moment, au printemps 2012, un collectif de personnes décide de s'installer sur une parcelle attenante dans la perspective d'y établir une ferme maraîchère en lutte, malgré les menaces et la précarité liées à l'illégalité de l'occupation. Dès la première année de culture, les maraîcher-ères tiennent un marché à prix

libre chaque semaine pour permettre la rencontre avec les habitant-e-s du quartier et offrir des légumes de qualité accessibles au plus grand nombre.

Dans la foulée, des maisons sont squattées et des habitats légers (cabanes, caravanes, camions,...) essaient dans différents coins de ce qui ressemble de plus en plus à un quartier libre en construction.

Ce bout de nature au cœur de la ville, un temps laissé à l'abandon, reprend vie.

Dès le début de l'occupation, habitant-e-s et jardiniers-ères s'organisent pour porter la lutte en dehors du quartier. Des manifestations et d'autres moments d'actions en ville se succèdent : perturbation de la consultation publique, interpellation des élus lors des campagnes électorales, occupation de plateau télé, soupe party sur la place de la mairie, marchés sauvages, tags et fresque sur les murs du quartier et au-delà... Petit à petit, une nouvelle force politique à l'échelle de la ville émerge pour exiger l'abandon du projet d'écoquartier et la préservation de ce qui se construit depuis maintenant six années sur ce quartier. Les Lentillères sont aujourd'hui un lieu de résistance, de production agricole et de fête connu et soutenu par de nombreux-ses dijonnais-e-s.

Des solidarités se nouent également avec d'autres territoires en lutte, de l'opposition aux Center Parcs dans le Jura ou en Isère, à la lutte contre le projet d'enfouissement des déchets nucléaires à Bure en passant par la ZAD de Notre Dame des Landes.

C'est d'ailleurs à la lecture d'entretiens réalisés entre la ZAD de Notre Dame des Landes et la lutte NO TAV dans le Val Susa en Italie que nous est venue l'envie de réaliser cette suite d'interviews. Touché-e-s et ému-e-s par ces récits de vies bousculées par la lutte, nous souhaitons, à notre tour, poursuivre cette aventure de transmission de paroles qui, mises côte à côte, composent une mosaïque d'histoires de luttes. Nous espérons laisser une trace de l'histoire de ce lieu sans pour autant l'enfermer dans une vision unique.*

Nous imaginons, au cours des mois à venir, publier une douzaine d'interviews de personnes qui font vivre les Lentillères chacun-e à leur manière, certain-e-s sont de proches camarades d'autres des personnes que nous croisons moins souvent.

Ces témoignages se veulent une invitation à se questionner sur nos pratiques, nos moyens et nos envies afin d'ouvrir l'imaginaire de la défense de ce lieu et de ses terres.

A travers ces brochures, nous espérons que s'exprimera la diversité des personnes qui constituent ce territoire. Parce que nous croyons fermement que c'est en composant avec ces différentes sensibilités que nous arracherons des espaces de liberté et d'autonomie.

* - disponible sur <https://constellations.boum.org>

MAMMOUTH...

...QUAND LE PACHYDERME FAIT LA FÊTE

INTERVIEW RÉALISÉE LE LENDEMAIN DE LA FÊTE DU QUARTIER DE L'AUTOMNE 2016,
LES OREILLES ENCORE PLEINES DES CONCERTS DES JOURS PASSÉS.

Alors Mammouth, c'est quoi ?

Saman : Mammouth, c'est avant tout un collectif dijonnais d'organisation de concerts... mais pas uniquement. On a aussi une distro, c'est à dire un stock de disques qu'on achète et qu'on vend à prix coûtant ou à prix variant mais pas cher.

Carlos : On fait de la radio aussi, on a une émission depuis cette année. C'est un samedi par mois, de 21h à 23h sur radio campus.

Mammouth, c'est parti de l'envie de faire quelque chose qui nous ressemblait plus. Parce que moi, je suis issu du mouvement punk mais je me retrouvais assez peu dans ce qui pouvait se passer à Dijon.

Le punk c'est d'abord un style de musique, mais pour nous, c'est surtout un rapport au monde. C'est l'illustration du bricolage autant musical que dans tous les domaines de la vie, squat, vie collective, autonomie politique, c'est le refus de déléguer. Comme par exemple pendant le festival Mammouth, j'ai trop kiffé la tronche qu'ont pris les Tanneries¹ parce que le lieu était hyper exploité et qu'il y avait une espèce d'insouciance. Ou alors comme ces gens du Mix Frites qui sont venus

1 - Espace social autogéré existant à Dijon depuis 1997 et voisin du quartier des Lentillères jusqu'à son déménagement en 2015. Il continue aujourd'hui à héberger une salle de concert, de nombreuses activités (bibliothèque, cinéma, impression, ateliers divers,...) ainsi qu'une partie habitation.

mixer des vinyles en faisant des frites à la dernière fête des Lentillères. J'aime bien quand tu as une espèce de folie qui s'empare du lieu mais où tout le monde est un peu bienveillant, que les petits délires de tout un chacun se mutualisent et se complètent.

Saman : Et moi, je suis pas vraiment punk, mais un peu. En gros je suis plus arrivé au punk par les lieux autogérés et politisés que l'inverse. J'écoutais pas de musique punk au début mais à force d'y être confronté j'ai commencé à aimer et à apprécier. J'organisais déjà des concerts avant Mammouth mais c'est vrai que je me retrouvais assez peu dans la programmation des événements à Dijon. Alors j'avais simplement envie de faire en sorte qu'il y ait plus de concerts qui me plaisent quoi. Parce que quand il y a des groupes super qui tournent mais qu'ils ne passent jamais dans ta ville, au bout d'un moment t'es dégoûté. Je voulais ramener ces groupes, partager cette bonne musique avec des gens, que ce soit des ami-e-s ou des inconnu-e-s. Et réciproquement, il y avait l'enjeu de créer un public pour cette musique que j'avais envie de faire jouer à Dijon.

Quand je dis créer un public pour ces musiques là, ça partait du constat qu'à Dijon, et sûrement dans d'autres villes, les gens allaient aux concerts pas tant par rapport à la musique, que dans une dynamique de clans, de bandes qui dépendent de *qui* organise le concert. Nous, on avait envie d'amener les gens vers des lieux comme les Tanneries ou les Lentillères ou d'autres endroits plus fous. Pour ça, il fallait essayer d'avoir une sorte d'identité forte pour ne pas que les gens se disent : « c'est quoi ce groupe obscur... »

Carlos : ...dans cet endroit obscur... »

Saman : Mais plutôt qu'elles se disent, « ah, c'est une soirée Mammouth, tiens je vais aller écouter ce que c'est même si je ne connais pas bien cette musique, je vais me laisser tenter parce que je leur fais confiance ».

Pourquoi ce nom « Mammouth » ?

Saman : À la base, je voulais me relancer dans l'organisation de concerts à prix libre ou pas chers. Je cherchais des noms pour un collectif et je me suis rappelé ce fameux slogan qui disait « Mammouth écrase les prix ». On voulait faire des concerts biens tout en se disant : « on nique le bénéf » ! Et on arrive avec un slogan que tout le monde connaît. En plus il y a un imaginaire autour du mammouth, c'est un animal sympathique. Et puis, chose pratique : il y a un logo qui existe et que plein de gens connaissent déjà.

Carlos : C'est fou le nombre de trucs Mammouth que l'on retrouve !

Saman : On a un vrai merchandising ! (rires)

Carlos : Les gens nous ramènent des sacs plastiques Mammouth !

Saman : ...des portes clés Mammouth, des laves glaces Mammouth... on commence à avoir une petite collection d'objets avec notre nom et notre logo dessus. On avait l'envie de créer une identité, que ce soit facile, que ça rentre dans les têtes : *Mammouth*. Et ça a marché dès le début. Tu fais une affiche avec le logo noir et blanc et ça fait tiquer tout le monde. Elles voient le logo de supermarché et au début, elles se disent « ouah c'est sponsorisé par Mammouth ! » et en le disant elles se rendent compte de l'absurdité !!!

Il y a plein de façons d'organiser des concerts, vous pourriez nous dire comment ça se passe avec Mammouth ?

Carlos : Eh ben depuis les années 80-90 tu as ce qu'on appelle la scène DIY² où, en gros, ce sont des personnes comme toi ou moi, qui ont décidé de faire de la musique à partir de rien, de produire elles-mêmes la musique et de trouver leurs propres moyens, sans intermédiaires, sans managers, sans label - même si ça peut arriver qu'il y en ait. Un des intérêts, c'est que cette forme d'organisation rend la musique et les concerts beaucoup plus accessibles financièrement. Ça permet aussi de programmer des concerts plus facilement.

Saman : Oui c'est ça. C'est un réseau qui fonctionne, dans lequel il y a des gens, qui bossent ou pas, et qui vont monter un groupe. Illes vont partir en tournée quand illes ont leur congés, avec un camion emprunté à un-e pote. Pour tourner, illes vont demander des dates à des gens comme nous qui ne sont pas professionnels, qui organisent des concerts chez elleux, et qui vont dire « tiens on connaît tels gens chouettes à la campagne à 60 kms qui organisent des concerts dans leur grange, contactez-les ». Illes vont s'arranger pour caler des étapes avec pas trop de kilomètres. Et illes ne vont pas te demander de l'argent pour se payer en tant que musicien-ne-s, mais de l'argent pour tourner, à la limite pour racheter du matos, sortir des disques.... Ça arrive que certain-e-s vivent de ça, mais ce sont des gens qui viennent de cette scène DIY et qui, du coup, ont quand même intégré ces pratiques. Ceux-là vont parfois

2 - Acronyme anglais pour *Do It Yourself* pouvant se traduire littéralement par Fais-le-Toi-Même. Parfois synonyme de bricolage, le terme fait plus largement référence à une volonté d'autonomie aussi bien dans le domaine de la construction que dans la recherche de formes d'organisation s'inscrivant dans des logiques non-marchandes. Il est une des dimensions fortement présente dans la culture punk.

jouer dans des grandes salles, chercher des plans dans des festivals plus reconnus qui marchent avec des subventions, des machins. Mais quand illes viennent jouer aux Lentillères illes viennent pour le prix de l'essence ou alors pour combler un trou dans leur tournée.

Est-ce qu'un des autres avantages d'organiser des concerts DIY, ce ne serait pas que ça te permet de toucher à tout ? Dans le monde des professionnels du spectacle, tu t'occupes soit du son, soit du booking, soit du catering, c'est très spécialisé, alors que là, tu te retrouves à tout faire...

Saman : Ouais, quand tu fais partie d'un collectif comme Mammouth, t'es à la fois régisseur-euse, cuisinier-ière, barman, tu fais le ménage, le café...

Carlos : Et puis tu fais aussi des affiches, les collages, tout ça. Et ça fait que le processus tu le connais de A à Z.

Saman : Oui, ça fait aussi que, des fois, tu oublies une partie du processus, parce que t'as tellement de trucs à faire... Nous ce qu'on fait c'est du bricolage, et le bricolage c'est pas toujours parfait. Des fois les groupes arrivent, et on ne sait pas ce qu'on va manger ou on ne sait pas encore où illes vont dormir. Mais on sait qu'illes dormiront quelque part. Ou alors, il manque un ampli, parce qu'il leur fallait un ampli guitare mais qu'on n'avait pas trop bien compris. Bon, on s'arrange toujours... Et au final, ça se passe bien, illes sont content-e-s.

Carlos : Notre manière de faire, ça démystifie vachement, tu te rends compte qu'organiser un concert c'est pas si compliqué. Il y a plein de trucs à faire et plein de détails chiants, mais finalement en faisant ainsi ça permet une réappropriation hyper forte.

Saman : Nous, on est dans une situation particulière, parce qu'on n'est pas un vrai collectif d'organisation de concerts, vu que notre collectif est constitué de... deux personnes. Par contre : on a plein d'ami-e-s ! Plein de gens qui sont pas officiellement « Mammouth » mais sur qui on sait qu'on va pouvoir compter. Sans elles et eux, Mammouth ne pourrait pas exister. À deux, c'est sûr que c'est pas possible de tenir un bar, une entrée, gérer la sono, faire et coller des affiches... Et même si on fait plein de travail en amont, le jour du concert on profite toujours de l'aide de potes, ou même de gens qui viennent aux concerts, qu'on connaît un peu et qui passent derrière le bar. Parfois, on peut même voir jouer le groupe qu'on a invité !

Un des avantages de s'organiser ainsi c'est que ça permet de laisser la porte ouverte à plein d'options, que ce soit sur l'ordre de passage des groupes, la configuration de la scène... Habituellement, les groupes arrivent et illes demandent « alors, dans quel ordre on joue ? Et on se met où ? ». Nous on n'a pas tout verrouillé d'avance, et il se passe des choses qu'on n'aurait pas imaginées. Comme ce concert mythique de Portron Portron Lopez dans une casse automobile abandonnée, sous un container archi-rouillé au milieu des carcasses métalliques. Ça a été un des meilleurs concerts qu'on ait organisés : ces moments improbables, on tente de les faire exister parce que, quand ça arrive, c'est un peu comme de la magie.

Des fois ça vient même pas de nous, comme lorsque Massicot et Veluxed ont improvisé cette espèce de ping-pong musical à l'entrée du Pot'Col'Le³, les deux groupes

3 - Pot'Col'Le pour Potager Collectif des Lentillères. Ce potager a été à l'origine de l'occupation du quartier en 2010. Voir la brochure N°2 - *Maria, voyager et construire*

face-à-face, posés dans l'herbe, qui se répondaient par morceaux interposés. Nous on n'avait pas du tout prévu ça. C'est le groupe qui a dû voir qu'on était un peu « branque ». J'imagine qu'elles se sont dit « on peut leur proposer tout ce qu'on veut, ils ont l'air super ouverts ».

LES LENTILLÈRES, MAMMOUTH ET LA FÊTE

Ce concert dont tu parles, il a eu lieu aux Lentillères. Vous y avez organisé beaucoup de concerts, avant même que Mammouth existe, non ? Qu'est-ce que ça change, d'organiser des concerts dans le quartier ?

Saman : J'ai organisé au moins un ou deux concerts aux Lentillères avant Mammouth. J'ai aussi participé à la programmation de quelques-unes des fêtes du Quartier Libre des Lentillères. Cette fête c'est quand même un espace où tu peux inviter des groupes tout en sachant qu'il y aura plein de gens pour filer la main. T'es sûr de ne pas te retrouver tout seul à organiser un concert. Et ça, ça aide.

Carlos : Et puis, le public des Lentillères, c'est plein de gens différents, plein de goûts musicaux et il faut que tu arrives à t'adapter. Ou pas d'ailleurs : des fois on met un truc en se disant « c'est sûr, ça va pas le faire », mais à nous, ça nous fait plaisir.

Saman : Ce qui est appréciable aux Lentillères, c'est d'avoir un public « hétéroclite » comme on dit. Même les groupes, souvent, c'est un truc qu'ils kiffent quand ils viennent jouer là. En tournée, ils passent dans des espaces autogérés, des squats ou des lieux à la campagne où la majorité des gens c'est des punks, des squatteurs ou des « drinkers ». De temps en temps il y a

des enfants à la campagne. Mais là, ils arrivent dans un lieu où ils se retrouvent en même temps avec des vieux, des migrants, des enfants, des gens d'un peu partout.

Carlos : Des gens dont on se demande pourquoi ils sont là...

Saman : (rires) Des espèces de jeunes qui ont l'air vieux et des vieux qui ont l'air jeune... Il y a des gens qui ne viennent pas aux concerts qu'on organise aux Tanneries mais qui viennent aux Lentillères parce qu'elles ont l'habitude de venir dans ce lieu qu'elles trouvent chouette. D'autres parce qu'elles ont eu l'information au marché où on leur a dit : « ce soir il y a un concert ». Elles restent et elles voient ce qu'il se passe. Et le public se forme en partie comme ça. Pour nous, c'est trop bien, ça fait des gens qui vont découvrir des groupes, qui vont adorer et être contents alors qu'elles ne viennent pas habituellement à nos concerts. Réciproquement, pour les groupes ça leur offre un public qui change. Enfin, ça leur fait quelque chose de voir que leur musique elle ne plaît pas qu'à leurs potes et aux punks.

Carlos : Pis souvent, les groupes quand ils viennent ici, ils sont un peu émerveillés par le lieu. Tu ressens qu'ils ont vraiment envie de donner le meilleur d'eux-mêmes. Quand ils voient les lieux, comme la Grange Rose qui est une super belle salle, ça leur donne cette énergie qui n'est pas habituelle dans la scène musicale DIY-punk.

Saman : Un des meilleurs exemples de ça, ça a été le concert de blues touareg à la Grange Rose.

Carlos : Ce ne sont pas nos mots mais les siens, il a dit : « Je me serais cru à l'Azawad⁴ »

Saman : Ce coup là, on avait fait venir le groupe M'dou Moktar et il y a tous les potes migrants touaregs qui

4 - Azawad - Vaste territoire recouvrant des zones du Sahel et du Sahara dans le nord du Mali et peuplé par les Touaregs qui aspirent à l'autonomie.

sont venus et qui ont mis grave l'ambiance. Le public était hyper à fond. Et la personne qui tourne avec eux, leur roadie, il vient nous voir en disant : « franchement j'hallucine, à chaque fois je viens chez vous, les soirées c'est de la folie : là il y a des rroms, des touaregs, des blancs et tout le monde danse ensemble, et c'est la fête alors que ça peut être des gens qui se crachent grave dessus la plupart du temps ». Ouais il y a tout ce truc un peu... enfin des moments de catharsis où tu sens qu'il y a une ambiance...

Carlos : ...une ambiance qu'est le fruit d'une interaction. Notamment avec les gens qui habitent ce lieu.

Des endroits comme ici, malheureusement, il n'en existe pas plein. Tu as déjà une forme de beauté dans le lieu, même sans musique, alors forcément quand tu y ajoutes une musique bien...

Saman : Et même si ça fait un peu hippie de le dire, il y a quand même une dynamique de partage autour de la musique et de la fête.

Carlos : Une espèce de communion qui se crée entre plein de gens différents. Et les Lentillères, c'est hyper propice pour ça parce que ça ramène plein de gens qui n'ont pas le même background musical ou même culturel.

Saman : Tu sens qu'il y a des gens différents, qui n'ont pas le même âge, qui ne sont pas habillés pareil, qui ne viennent pas des mêmes lieux, qui ne viennent pas des mêmes cultures. Mais ils sont là et ils vivent des trucs ensemble et t'as l'impression qu'ils le vivent tous pareil. C'est la méga fête et tu vois les gens en face, tu sens les différences qu'il y a mais tu vis quand même ton truc.

Carlos : La fête elle permet ça, et les gens généralement, ils sont contents d'être à nos soirées.

Saman : C'est ça ! Tu sens la joie.

Au-delà des fêtes, ou des rencontres que celles-ci permettent, la fête c'est aussi l'occasion de faire des choses ensemble, comme un « prétexte à »...

Carlos : Oui, les concerts c'est pas uniquement un moment festif. D'ailleurs, aux Lentillères, les lieux ils ont souvent été occupés à des moments de fête. Par exemple, pour les dernières parcelles défrichées et occupées collectivement des « Petites Lentillères » on a ramené de quoi faire des pizzas, un poste, et hop ! Ça ressemblait vachement plus à une fête qu'à la bande à Black Bloc, ça faisait que les gens se sentaient encore plus partie prenante de l'occupation. Illes sont là, il y a des pizzas, illes ont des sourires comme ça, illes se marrent plutôt bien et illes ont pas du tout l'impression de faire un truc répréhensible.

HABITER AUX LENTILLÈRES

Un autre exemple c'est la fête des deux ans, qui, pour beaucoup de monde, a clairement marqué un tournant, en permettant de faire venir plein de gens qui ont ensuite défriché et occupé des petits jardins et grandement élargi le mouvement d'occupation.

Saman : C'est clair. D'ailleurs c'est aussi le lendemain de cette grosse fête qu'on s'est retrouvé assis devant l'ancienne maison des derniers maraîchers, Jean-Pierre et Christine. A l'époque, la maison était complètement...

Carlos : ...dégommée.

Saman : Ouais c'est ça, délabrée, mais on s'est dit « ah, elle est bien cette baraque, on est trop bien ici. Ce serait bien d'habiter là, en face de la grange, où il y a les concerts ». On était donc au lendemain de la grosse fête

des deux ans. Il y avait les trous faits par les pelleteuses de la mairie la semaine d'avant⁵. On était assis sur les marches à boire un café ou une bière, je me souviens plus...

Carlos : Ou les deux (rires). Tu buvais sûrement le café, je buvais la bière... (rires)

Saman : Et c'est un peu là qu'a germée l'idée d'habiter la maison qu'on a appelé « Le Bougie Noire ». Sachant qu'il y avait aussi des gens qui se lançaient à ce moment dans le projet de maraîchage du Jardin des maraîchers mais qu'elles n'avaient pas imaginer squatter la maison au vu du boulot qu'aurait représentés les chantiers combinés à l'activité agricole.

Et vous vous rappelez de la fête de cette soirée ?

Carlos : Rappelle moi les groupes ?

Saman : Ben justement, je me demande... C'était pas l'opéra ?

Carlos : Ça, c'était trop bien ça. Mais on habitait déjà la maison à ce moment là, nan ?

Saman : Ah oui c'est vrai, alors c'était pas les Trucs ? Ah non, en fait Les Trucs, c'était après, en 2013.

Saman : C'était pas la première fois où L'Orchestre Tout Puissant a joué ? Rholala, je ne me souviens plus de la programmation... Mais c'était une grosse fête !

Carlos : Une tellement grosse fête qu'on s'en souvient plus (rires).

Saman : Mais c'est un peu le moment où on a découvert le potentiel de la grange en tant qu'espace de fête, et de l'espace devant en tant que « place du village » (rires). Pour moi c'est un peu la naissance de cet espace quoi.

5 - Cet épisode de l'histoire du quartier est détaillé dans la brochure N°4 - Jean-Pierre et Christine : Maraîchère-s militant-e-s

Et vous voulez dire quoi quand vous dites que la maison était « dégommée » ?

Saman : C'est à dire que...

Carlos : Rho, il y avait un punk qui habitait dedans, qui avait une notion de l'existence qui nous dépasse (rires).

Saman : En gros, la baraque était abandonnée depuis plusieurs années, il y avait des fuites parce que le toit avait été attaqué par les glycines. Un velux avait été volé : il y avait donc une fenêtre de toit qui manquait, il y avait juste un trou à la place, la maison avait commencé à bien s'abîmer. Et il y a eu ce punk - comme quoi le punk c'est pas toujours bien (rires) - qui a habité dans la maison et qui l'a super trashée en très peu de temps. Depuis, il y a eu un petit paquet de chantiers. Le tout premier ça a plus consisté en un gros nettoyage pour assainir la maison. On a commencé par enlever la moquette et le lino avec lesquels on a fait des burritos remplis de caca de chien et de serviettes hygiéniques qui avaient servis de papier toilette, de cannettes de bière et d'autres choses que personnes ne veut vraiment savoir. On a déplacé des poubelles aux odeurs infâmes. Après ça, et c'était pas rien, on est passé aux travaux.

Carlos : Ah oui, le toit de la cuisine !

Saman : Vu qu'il y avait plein d'infiltrations et qu'il pleuvait grave dedans, il y a eu un chantier « toit de la cuisine ». On se souviendra du moment historique où les policiers sont entrés dans la cour du Bougie Noire, et ont dit « qu'est-ce qu'il se passe ? ». Nous on a répondu « on habite là, on squatte, c'est notre maison », et eux disent « depuis combien de temps vous êtes là ? » Et on leur dit, pour tenter le coup « ça fait un an » (rires).

Carlos : « c'est pour ça, d'ailleurs, qu'on refait le toit » !

Saman : (rires) et là je pense qu'illes ont halluciné, illes ont vu 40 personnes en train de se passer des tuiles, qui

leur parlait sans s'arrêter de travailler, et illes sont repartis en disant « bon ben, si vous êtes là depuis un an... » Fin de l'histoire.

Carlos : Ils sont plus jamais rentrés.

Saman : Enfin si, il y a eu une fois après ça. Presque un peu par hasard... Il y avait des ami-e-s qui peignaient dans la rue. Illes faisaient un de ces nombreux animaux que l'on peut voir sur le mur de la voie de chemin de fer. La police est arrivée. Illes se sont enfuis et se sont réfugié-e-s dans la maison à l'étage. Les flics les ont poursuivi-es et ont déboulés dans la cuisine. On s'est retrouvé nez-à-nez avec eux alors qu'on était en train de faire la cuisine. Et je sais pas trop ce qu'il s'est passé, sûrement qu'on se sentait fort ensemble, alors on s'est mis à leur gueuler dessus, en leur disant qu'ils n'avaient rien à faire ici, qu'ils n'avaient pas le droit de rentrer et qu'il fallait mieux qu'ils sortent tout de suite. Tout ça en les dirigeant vers la sortie. C'était un peu fou. On les a dégagés de la maison fissa fissa ! Une fois dans la cour, on les a tranquillement raccompagné-e-s jusqu'au portail en se moquant d'eux. Bon ceci dit, une fois que le cadenas du portail était refermé, on était tous bien soulagé. C'était drôle, j'ai l'impression qu'on était tellement bien dans cette baraque que c'était évident que eux, ils ne pouvaient pas être dedans. Ça donne une certaine puissance de pouvoir leur dire de dégager, qu'on est chez nous et bien où on est.

Carlos : Mais pour en revenir à l'installation, quand on est arrivé, autour de la maison, il y avait beaucoup de trous ! La mairie elle avait dit que c'était pour empêcher les gitans de s'installer, mais bon on a bien compris que c'était pour qu'il n'y ait pas de jardin. La mairie a cru qu'ils étaient les seuls à avoir un tractopelle !!!

Saman : Eh ben non, nous aussi on en a trouvé un par la suite. Bon et autour de la maison, il n'y avait pas que des trous il y avait aussi LE punk qui avait laissé un immense tas de merdier : on en a retrouvé pendant des années encore après. À ça tu rajoutes les restes des installations maraîchères précédentes laissées sur place, notamment pas mal de plastiques de bâches. Une fois tout déblayé et regroupé, ça faisait une espèce de « tas de la honte » (rires) qui faisait peut être deux mètres de haut !

Ouais, quand t'y repenses il y a vraiment eu tout à faire comme travaux dans cette maison : de l'élec à la plomberie en passant par l'évacuation des déchets, le toit et les fenêtres, les volets, la peinture.

Tu vois, souvent quand on squatte on se fait expulser de maisons sous prétexte qu'elles sont insalubres alors qu'elles sont plutôt en bon état, et là on a vécu dans une baraque où on n'allait pas dans certains endroits parce qu'on avait peur.

Carlos : Pour te dire, dans la maison il y a des pièces qu'on appelle les pièces « mystères ». Tu vois, ce sont les pièces où le toit s'effondrait dedans. Nous, au lieu de se dire « merde, merde, comment on va faire » on s'est dit : « on a qu'à fermer la porte, mettre un frigo devant et écrire « PIÈCE MYSTÈRE » et si les gens ils nous demandent ce qu'il y a, on leur dit « ben c'est la pièce mystère ! ».

Saman : Et voilà, aujourd'hui, tout a été refait : la charpente qui s'était effondrée, le toit de la pièce mystère et aussi la toiture de la pièce mystère-mystère. Ouais, il y avait tout à faire dans cette baraque, et maintenant, elle est tip-top. Bon, ça s'est fait avec plein de gens et plein de coups de main, avec des chantiers collectifs.

Carlos : Finalement, on a été assez éclairé quand on a décidé d'habiter là, parce que maintenant cette maison... elle cartonne quoi ! Si elle a tant évolué c'est aussi parce qu'elle est assez importante pour plein de gens qui fréquentent les Lentillères. Elle est sur la « place du village », assez centrale quoi, il y a le marché qui se passe juste à côté, mais aussi les concerts et les fêtes.

Saman : Même si on a lancé Mammouth après le début des Lentillères, ça fait longtemps qu'on a découvert le potentiel de cet endroit. On a participé à l'existence de ces lieux en y faisant des choses autant qu'en y habitant. On avait nos marques, alors pour nous c'était plus facile d'organiser des concerts ici. Mais on n'y fait pas que des concerts. Nos concerts c'est une participation comme une autre.

Et pour finir sur la maison, pourquoi vous l'avez appelé Le Bougie Noire ?

Carlos : Ben on n'a pas vraiment choisi.

Saman : Il y avait un tag « Bougie noir » dedans quand on est arrivé et le Punk qu'on croisait souvent avant nous avait raconté qu'il avait appelé sa maison comme ça. Pourquoi « LE » ? On ne savait pas mais on l'a gardé.

Carlos : Plus tard, il nous a expliqué, d'un air goguenard, « on dit UN squat et pas UNE squat » !!!

Saman : Pour tout dire, cette maison j'avais essayé de l'occuper avant LE punk et avant que le quartier soit un territoire en lutte. Mais on avait été contraint de partir parce qu'il y avait encore un proche de la propriétaire qui faisait son jardin devant la maison sans y habiter. On a préféré le laisser tranquille et tenter d'occuper une autre maison.

Alors on est allé dans la maison qui était juste derrière, accolée à celle-ci. Logiquement, on l'a appelée « Le Second Choix ». Et là, on est tombé sur quelqu'un de très... très réactif face aux squatteurs (rires!!). Et aussi très proche de sa propriété.

Carlos : ouais enfin pas si proche que ça... ça dépend comment tu vois les choses.

Saman : Tout ça, c'était pendant le mouvement étudiant contre la LRU en 2008-2009⁶. Un matin qu'on revenait de deux jours d'occupation, on a retrouvé la maison avec un trou dans le mur. Mais tu vois, pas un petit trou... c'est toute la façade du mur qui manquait. Elle était écroulée. On pouvait voir la déco des pièces depuis l'extérieur et toutes nos affaires qui était encore là (rires!). Le proprio avait payé un mec pour défoncer le mur avec une machine - et sans permis de démolition. Il avait déjà fait ça quelques mois auparavant sur une autre maison qui lui appartenait dans la même rue. Une maison qui avait été occupée par des Roms. C'était un peu sa technique !

Carlos : Bon d'ailleurs aujourd'hui elle a été réoccupée par d'autres familles Roms qui y ont fait des travaux. Et elle est habitée depuis maintenant 5 ans !

Saman : C'est ce même propriétaire qui a réussi à poser une plainte pour : « Vol de Grange ». Pas : vol DANS une grange mais bien vol DE grange. Il y avait un abri, une toute petite grange qui était sur son terrain. Et une des premières choses qui avait été faite au début de l'occupation du Pot'Col'Le, ç'avait été de déplacer cette

6 - LRU - Loi Relative aux libertés et responsabilités des Universités. Très critiquée notamment parce qu'elle tend à mettre en concurrence les universités et ouvre la voie à leur privatisation. Sa mise en place a déclenché un large mouvement de contestation entre 2007 et 2009 autour de grèves, d'occupations de facs, de pétitions, de manifestations, de blocages...

grange à plein pour avoir un abri. Elle avait ainsi, au cours d'un chantier collectif, migré sur une autre parcelle, à quelques centaines de mètres. Ben lui, il est allé aux flics avec une photo de sa grange avant et une photo après pour porter plainte pour VOL DE GRANGE ! Je sais pas comment ils ont fait les flics, je les imagine : « eh chef ! on le met dans quelle case ça ?! ». Un copain avait été convoqué au commissariat pour cette histoire mais je crois que les flics n'ont jamais incriminé personne pour ce vol de grange.

QUAND MAMMOUTH RENCONTRE LES GROUPES DE MUSIQUE

Tout à l'heure, vous disiez que votre mode d'organisation permettait davantage la rencontre avec les groupes, est-ce que, au-delà de l'aspect humain, cette rencontre se prolonge aussi dans des actions, des soutiens à des luttes, des projets ?

Carlos : Ces concerts, ce n'est pas qu'un moment festif, c'est un moment que je trouve assez politique, dans les rencontres que ça crée, même avec des personnes qui ne sont pas des camarades. Beaucoup des personnes qu'on rencontre, ça passe dans un premier temps par la musique et puis en parlant avec elleux tu te rends compte qu'illes ont écrit tel bouquin et illes t'en parlent vachement, tu te rejoins sur les luttes de sans pap'...

Saman : Pour moi, par exemple, je le conscientise pas forcément que ce qu'on va créer va déboucher sur des questions plus politiques mais, de fait, c'est plus propice, parce qu'on est dans la rencontre et il y a un truc qui se passe. Ça permet qu'il y ait du passage dans ces lieux en lutte ou qui se disent politisés. Aussi, comme la plupart des groupes qu'on fait jouer ne font

pas ça pour l'argent, ça fait que des fois ils sont ok pour jouer pour des soirées de soutien, pour des manifs ou pour des projets juste parce qu'illes les trouvent pertinents et chouettes. C'est ce qui s'est passé avec Portron Portron Lopez : on les a rencontré à travers la musique et, quelques temps après, ils jouaient sur un poids-lourd au milieu d'une manif de défense du quartier des Lentillères⁷ face aux keufs, en plein centre-ville de Dijon.

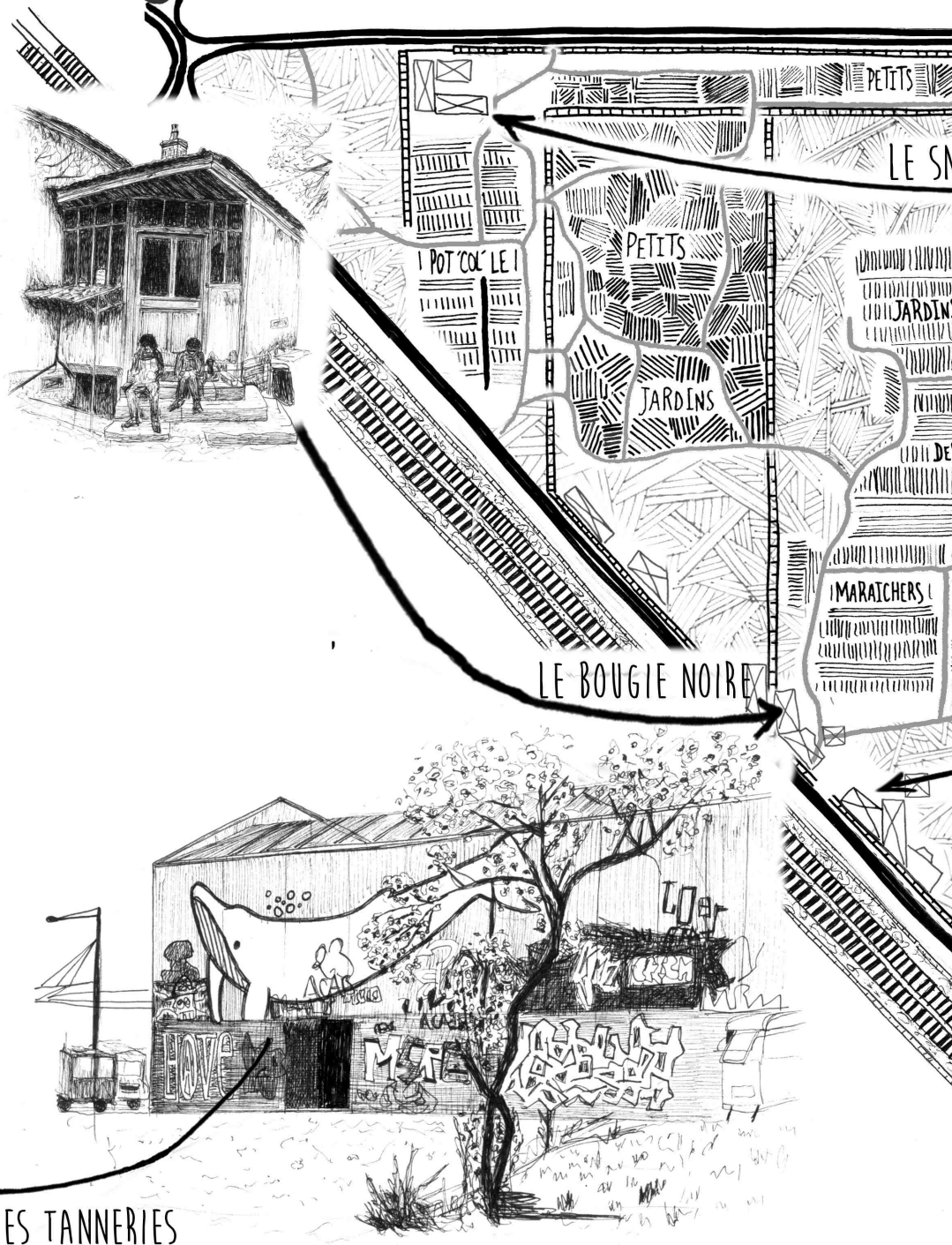
Carlos : Et puis, pour moi, même si on ne va pas forcément parler de Proudhon avec un groupe comme The Ex, je trouve que dans la rencontre il y a quelque chose d'« éminemment politique ». Ils ont beau être assez connu, y'a eu comme quelque chose qui s'est passé, ils viennent plus de nos mondes et ça c'était palpable, y'avait une sorte de connivence.

Saman : C'est aussi assez appréciable de faire passer des vieux groupes de la scène punk DIY comme The Ex. Musicalement, ça nous a marqué, et ça a influencé ce qu'on écoute aujourd'hui. Ça fait comme un mini truc de fan. En plus, politiquement illes claquaient, et illes claquent toujours...

Carlos : ... ouais, tu vois, illes viennent des mouvements squats hollandais des années 80 et ça, ça nous touche vachement. Surtout que, même si aujourd'hui ils font partie de ces groupes qui ont acquis une forme de notoriété, ils continuent à venir pour 150 balles avec juste un mot sur ce que c'est les Tanneries. Ça veut bien dire qu'illes gardent une espèce d'éthique dans leur choix de tournée, malgré leur statut.

7 - Depuis le début de l'occupation, de nombreuses manifestations ont été organisées dans le cadre de la défense du quartier. Celle du 17 octobre 2015 s'est vue interdire l'accès au centre-ville par une mobilisation inhabituelle de plusieurs centaines de CRS, d'un canon à eau, ainsi que de l'hélicoptère de la gendarmerie. C'est face à ces lignes resserrées qu'a eu lieu le concert mentionné.

LA CARTE DE MAMMOUTH



WACK FRICHE

JARDINS

LA GRANGE ROSE



Saman : Au-delà de ça, c'est un groupe qui a aussi une manière de faire sa musique qui nous parle. Déjà, ils ont leur propre label. Et puis, la dernière fois qu'ils sont venus, ils étaient avec un groupe éthiopien - parce qu'ils ont fait une tournée en Afrique avec des collaborations. Ils n'ont pas fait comme beaucoup de ces groupes qui se disent « ouais, l'Afrique c'est génial, on va faire un album, avec un artiste ou une artiste africaine qu'on va contacter par le biais de notre manager, et on va l'enregistrer à Bamako et on mettra une photo de nous sur la pochette dans une case avec je sais pas quoi ». Eux, illes ont une pratique de se balader, de jouer sur des places de villages avec des gens du village, et de rencontrer plein de monde de cette façon. Il y a toute une démarche que je trouve hyper chouette.

Quand des groupes comme ça viennent, on essaie de leur faire découvrir ce qu'on fait. On leur fait visiter nos lieux, aussi bien les Tanneries que les Lentillères, on leur explique comment ça se passe, et on voit de l'intérêt. Et ça fait plaisir cet échange.

Parfois, ça fait des bonnes surprises, comme quand l'Orchestre Tout Puissant revient avec une pile de leur nouveau vinyle qu'illes ont baptisé « Lentillères » et qu'illes l'offrent en soutien à la lutte du quartier.

Et au-delà des groupes qui vous ont marqué comme The Ex, comment s'orientent vos choix musicaux ?

Saman : Ben déjà il y a une histoire de réseaux. Ces groupes issus du réseau DIY, ils se connaissent entre eux, partagent une même vision de la musique : c'est un peu comme une bande de potes, assez vite, ça s'auto-alimente.

Carlos : Mais aussi, la musique c'est un truc qui habite

ma vie de tous les jours. Pour moi, un enjeu avec Mammouth c'est de sortir la musique de mon salon. Je me dis que j'aime bien écouter ça dans mon salon, alors peut-être que ça va plaire à d'autres gens.

Saman : On n'est pas là pour organiser des concerts où les gens qui viennent connaissent forcément le groupe et sont trop content-e-s de venir. On est là pour faire découvrir de la musique... Le premier critère, quand on a une proposition de groupes, c'est « est-ce que nous on aime ? ».

Est-ce qu'au contraire il y a des critères excluant ?

Carlos : Il y en a un simple, c'est si le groupe nous demande 800 euros, ça c'est une exclusion économique : nous on ne peut pas (rires).

Bon après, tu as tous ces trucs de discours raciste, sexiste ou discriminant, ça c'est sûr qu'on fera pas jouer.

Saman : C'est sûr que la formulation de la demande elle compte à fond. Les gens qui t'envoient leur plan de scène, leur press-book, des coupures de journaux qui racontent leurs exploits au tremplin musical de Pouet-Pouet-les-bains, nous : on s'en fout, ça nous donne pas envie d'aller plus loin.

Carlos : Parce qu'il y a une démarche vraiment trop pro.

Saman : Parfois, ça va nous arriver de faire jouer des trucs qu'on n'aime pas tant mais dont on kiffe la démarche, ou les gens. Sinon si on sait que ça va plaire à des gens qui nous aident souvent, ou des gens qui font vivre les lieux dans lesquels on fait les concerts : les soirées on les organise pas que pour nous mais aussi pour les potes.

Surtout, les soirées, on les conçoit beaucoup comme un

pack complet. Tu vas pas à une soirée juste pour voir un groupe et tu repars. On essaie de penser la soirée dans son ensemble. On fait des concerts où les gens viennent aussi bouffer, boire des bières, profiter de l'ambiance. C'est un format qui est différent de « tu viens à un concert, tu regardes et tu te casses quand c'est fini ». On essaie de faire des trucs un peu adaptés au lieu, à la musique, au jour de la semaine où ça se fait. De créer un moment particulier quoi.

« L'AMBIANCE MAMMOUTH »

Oui c'est vrai que vos concerts ce sont des moments singuliers. Vous arrivez à créer des ambiances très différentes : des concerts endiablés à plein aux apéros du snack friche, plus intimistes...

Carlos : L'idée, c'est d'y mettre tout un imaginaire, parce que même les groupes qui musicalement ne nous plaisent pas tant, ils posent des ambiances un peu heu... Enfin illes ont un rapport à la musique qui est du domaine de l'imaginaire, qui est palpable, visible, indépendamment du son. Moi je trouve ça pas mal, de se dire « ben tiens avec tel groupe on pourrait mettre des petites lumières comme ça, ou faire ceci ». Comme quand les Profs de Skids sont venus, même si c'était pas nous qui organisions.

Saman : Ce coup-là, la salle a été rebaptisée avec un nom débile : « salle Patrick Swayze », en référence au film de surfeurs *Point Break*. Il y avait toute une déco faite avec des planches de surf ou des branches de bambou. Des potes étaient venus avec leur combi de surf, et ça a créé un univers complètement décalé pour la soirée.

Carlos : Il y a aussi eu ce coup où on avait invité un mec qui avait tout plein d'instruments bricolés. Je ne me souviens plus de son nom.

Saman : Hitchi

Carlos : Ouais c'est ça. C'était assez... assez... complètement décalé ! Mais ça marchait vraiment bien avec le Snack Friche.

Saman : Il est arrivé en échasses.

Carlos : Et il avait des petits pétards, il pétait des pétards dans ses chapeaux, ça faisait pchuuuuuii. On avait l'impression que c'était une espèce d'enfant de 40 ans qui faisait plein de bêtises marrantes.

Saman : Et, plus ça allait, plus c'était rocambolesque et le public était conquis !!

Au-delà du déguisement et de l'ambiance, ou du thème, on fait jouer des trucs hyper différents parce que nos critères c'est pas tant lié à la musique qu'à la démarche. Ça fait qu'on est ouvert autant à des trucs hyper calmes, que super électro, ou bien plutôt rock, new-wave. Enfin, il y a plein de styles différents qui peuvent toucher plein de publics différents.

Après, il y a souvent pas beaucoup de monde à nos concerts (rires)... Si c'est un truc où tu penses qu'il y aura 20 personnes, tu le fais au Snack parce que le Snack c'est petit, et quand tu es 20 tu as l'impression d'y être à beaucoup.

Carlos : Et puis, les lieux dans lesquels on fait des concerts ils sont beaux : ça participe vachement à la magie. Et justement, ce côté bancal, cette souplesse des lieux qu'on habite nous laisse une tonne de possibilités. Presque tout est imaginable.

Saman : C'est ça, et tu fais autant découvrir le lieu et la musique aux gens qui viennent, que le lieu aux gens qui jouent, ou bien la musique aux gens qui habitent le lieu... et même parfois tu leur fais découvrir le lieu dans lequel elles vivent sous un autre angle (rires).

Carlos : Oui, ça permet de retrouver des potentialités dans des lieux qu'on habite, avec des moments un peu barges.

Petit à petit, l'univers musical qu'on amène avec Mammouth, plein de gens autour de nous s'en empare et ça devient un peu le leur aussi. J'ai l'impression qu'on a un peu transmis à nos ami-e-s la musique qu'on écoutait. Un des trucs vraiment appréciable, c'est qu'après un an et demi, on a des potes qui organisent des concerts avec les groupes qu'on aurait trop aimé faire jouer. Ça, ça fait que tu sens que ce que tu fais ça a du sens. Par exemple, la soirée de soutien à votre brochure Quartier Libre, avec Dérinegolem qui a joué à la Grange, là clairement, ça aurait pu être une soirée Mammouth. J'aurais trop aimé la programmer. Au final, j'étais trop content que ce ne soit pas nous parce qu'on pouvait faire les guignols en regardant le groupe.

Tous ces groupes qu'on voit passer et dont on partage la musique, ça crée en quelque sorte les bandes-son de nos vies.

Saman : C'est sûr... La distro, aussi, ça contribue grave à faire exister ces univers au-delà des concerts. Les groupes qui passent laissent des cds ou des vinyles, ou ceux de leurs potes, et ça fait circuler et vivre. Ouais, c'est la bande son de nos vies, comme tu dis...

Là on parle des ambiances chouettes qui se créent dans les concerts et des possibilités de débordements agréables. Il y en a d'autres qui le sont moins, dans les soirées on peut vite être confronté à des situations chiantes. Comment est-ce que vous essayez de faire gaffe à ces choses-là ?

Carlos : À ce niveau-là, avec les potes il y a comme une confiance commune. Même si c'est moi qui organise la soirée, la gestion des relous, elle doit être partagée.

J'estime qu'il n'y a pas besoin d'aller demander à Saman et Carlos pour oser virer quelqu'un-e qui est relou du concert.

Saman : Oui, et si je vois quelqu'un sortir une personne de la salle de concert, ben je peux aller voir ce qu'il se passe mais je ne vais pas forcément prendre en charge la situation.

Carlos : On est une bande et on se fait confiance.

Bon en fait, ça dépend aussi de qui sort qui c'est sûr !!

Saman : Je trouve ça assez appréciable de pouvoir compter sur les gens et d'avoir cette confiance.

On reste attentif à ce qu'il n'y ait pas de comportements raciste, sexiste, homophobe. À ce que les gens se sentent bien. Qu'il n'y ait pas des gens qui prennent la tête. On profite de la fête et on y pense pas tout le temps, mais on garde toujours un œil là-dessus. Parfois même un peu trop. Ça arrive que t'aies l'impression qu'il y a un truc chelou alors tu regardes et en fait il ne se passe rien. Par exemple, tu captes une personne qui titube et tu la regardes marcher parce que t'as l'impression qu'elle va faire chier d'autres gens et puis au final non. Juste il titube. Il arrive à bien éviter les gens et il va se poser dans un coin.

Carlos : Le cadre, ça participe vachement à l'ambiance. Si t'arrives et que tu as juste un immense barnum glauque avec trois canap' et cinq punks dessus, ça va pas être la même que si t'as une méga zone de grat' hyper colorée en plein milieu de l'espace ou d'autres endroits décalés où tu peux te détendre.

Saman : Nous ce qu'on attend avec Mammouth c'est que si les gens sont dans des soirées où l'ambiance est chouette, que ça leur paraisse pas normal que quelqu'un soit relou. Que ce ne soit pas un comportement acceptable, quoi. Il y a des soirées où on a pu faire de

l'intervention avec notamment des mecs qui essaient de toucher le cul des meufs ou de les draguer ou je sais pas quoi. On va voir les personnes concernées et on leur demande s'il y a besoin d'aide, et ça nous aide à capter quoi faire.

Mais globalement, j'ai le sentiment qu'on arrive à ce qu'il n'y ait pas trop de situations chiantes.

Quand, pendant un concert, tout le monde à l'air de bien se marrer ensemble, tu captes plus trop qui organise. Et même s'il n'y a pas de vigiles, tu sens que si tu fais le con...

Carlos : ...tu vas passer pour un con aux yeux de tout le monde. Ce n'est pas juste les organisateurs qui vont te dire « écoute là tu fais pas ça », c'est tout le monde qui va te dire « c'est quoi ton délire ?! ». Mais on est aussi assez permissif. Pas avec les comportements que l'on ne tolère pas mais dans les situations où des gens sortent un peu d'eux-mêmes comme ça. Pas forcément à travers l'alcool où je sais pas quoi hein ? Ça peut être juste parce que la musique t'emporte. Moi j'avoue c'est aussi des moments que j'aime bien.

PROFESSIONNALISATION VS DIY ?

Que ce soit à travers le choix de groupes, ou bien dans la façon d'organiser les soirées, vous mettez en avant votre rapport « non-pro » au monde de la musique. Est-ce que vous avez déjà fait l'expérience de ce monde d'organisation de concerts pros ? Est ce que vous pouvez nous expliquer ce qui vous déplaît ?

Carlos : Non, moi j'ai jamais été dans ce milieu. Ce qui ne me plairait pas, c'est que t'as vraiment l'impression que tu choisis pas les groupes comme nous on les choisi,

plutôt tu vas prendre des groupes parce que tu sais que « ça marche ». Et le rapport aux groupes, c'est avant tout un rapport contractuel. Tu as vraiment ce côté « pro ». Alors que nous c'est du bricolage, et ça j'y tiens à fond : Mammouth c'est du bricolage. Des fois, ça larsen, des fois, c'est le groupe qui se retrouve à faire la bouffe pour lui-même.

Saman : Notre premier concert, la première fois où je me suis dit « ça c'est une soirée Mammouth ! C'était Pneu et Deux Boules Vanille aux Tanneries 2. Ils sont arrivés tôt dans la journée. On était là, on préparait des rouleaux de printemps. Enfin, on avait prévu de faire des rouleaux de printemps et on avait découpé tous les ingrédients. Eux, ils nous ont demandé s'ils pouvaient nous aider. Alors on leur a dit qu'ils pouvaient rouler leur rouleaux et ils s'y sont mis. Il y avait les gens de Deux Boules Vanille qui faisaient les rouleaux pendant que ceux de Pneu préparaient le punch pour la soirée. Nous avec Carlos, on n'avait plus rien à faire et là en regardant on s'est dit « ah ça, c'est une soirée Mammouth ! C'est les groupes qui préparent la bouffe et les boissons que l'on va vendre ! » (rires!). C'est cette même soirée où il y avait deux groupes qui devaient jouer aux Lentillères le lendemain pour un autre concert. C'était Ultra Démon et Portron Portron Lopez. Ils sont arrivés à Dijon un jour plus tôt et on a eu un appel qui nous demandait s'ils pouvaient laisser leur camion sur le parking des Tanneries avec leur matos. On leur a dit « oui, mais si vous venez avec le matos ben vous pouvez jouer pour faire un petit teaser pour demain soir ». Et, en un clin d'œil, la soirée passe de deux groupes à quatre groupes qui sont tous trop bien.

Dans une démarche pro, ça, ça peut pas arriver.

Dans le fond, je ne suis pas du tout contre le fait que les

groupes vivent de leur musique, dans le sens où c'est pas pire qu'autre chose comme travail. Peut-être que c'est même mieux que plein d'autres tafs. Par contre, moi, personnellement, je veux pas être professionnel, je ne fais pas ça pour gagner de l'argent, et je n'ai pas envie d'être un relais, un agent dans ce monde du travail. Pis, comme tu disais, on n'a pas envie de rentrer dans des logiques de contractualisation. On ne signe pas de contrat avec les groupes et de toute façon, si on voulait faire tout ça légalement, on ne pourrait pas organiser de concerts.

Carlos : En fait, ce qu'on fait, on n'a pas vraiment le droit de le faire.

Saman : Parce que tout est hyper réglementé : par exemple, si tu organises plus de 6 concerts par an, tu dois avoir une licence de spectacle. À partir du moment où tu mets le doigt dans ce système, tu rentres dans une logique où chaque détail devient prétexte à te faire taper sur les doigts. Ça devient contrôlable par des institutions, par la SACEM⁸, par des organismes d'État qui contrôlent des trucs dont je ne connais même pas le nom... J'ai regardé vite fait ce qu'il « faudrait faire » pour organiser des concerts mais en fait... (rires) j'ai vite laissé tomber.

Quelque part, pour vous, le refus de la professionnalisation c'est ce qui vous permet de faire quelque chose...

Carlos : C'est sûr que si on avait essayer de jouer le jeu qu'on nous propose, on n'aurait jamais pu faire ce qu'on fait.

8 - SACEM : Société des Auteurs, Compositeurs et Éditeurs de Musique.
Puissante et omniprésente société de gestion des droits d'auteurs.

Saman : Au final on passe par des pratiques qui nous permettent de pas se prendre la tête sur plein de détails. On se dit « ben on va faire un concert. C'est simple : on trouve un lieu pour l'organiser, on contacte les groupes, on ramène une sono et quelques bières et c'est parti, voilà quoi. » On ne se dit pas : « est-ce que j'ai le droit de vendre des bières ? ...

Carlos : Est-ce qu'on peut fumer dans la salle ? ...

Saman : À qui je dois déclarer que je fais jouer tel groupe ? Qui va jouer telle chanson, et telle reprise de tel groupe ? » C'est bien plus simple mais aussi plus direct. Alors que lorsqu'un groupe vient parce qu'il a un contrat, et que dans son contrat tu as un papier qui dit que lorsqu'il arrive il faut « 30 bières artisanales dans le frigo...

Carlos : ... des draps bleus... »

Saman : ...ça change vraiment ton rapport aux personnes.

En plus, contrairement aux pros qui dorment à l'hôtel, nous les groupes arrivent, illes dorment chez des potes, dans des dortoirs des gens qui organisent, on leur fait la bouffe nous-mêmes. Habituellement, illes ont des tickets resto ou une pizza, un truc comme ça. Les rares fois où on fait jouer des pros qui ont un trou dans leur tournée, illes nous disent « ah ben c'est trop bien, on en avait marre de manger des pizzas tous les soirs ». Et il y a un moment de rencontre quand tu manges avec les gens.

Carlos : Et pis, t'sais, même si la musique c'est hyper important dans notre vie, ben on fait plein d'autres trucs. Alors être professionnel d'organisation de concerts, ça tiendrait pas pour moi parce que je pourrais pas continuer à faire tous ces autres trucs dans ma vie.

Vous avez évoqué la SACEM, les contrôles, les obligations légales que vous ne remplissez pas. Comment est-ce que vous gérer ça ?

Carlos : Ben tu vois par exemple, sur quarante groupes qu'on a fait jouer, s'il y en a deux qui sont inscrits à la SACEM c'est beaucoup. Généralement les groupes qu'on fait jouer, ils ne sont pas dans une démarche de déposer leur musique. Donc il n'y a pas de droits sur leur musique, ce genre de trucs. Mais tu vois, avec la SACEM tu risques rien du tout. Eux, ils t'écrivent une fois, tu leur réponds pas, ils te ré-écrivent même pas.

Saman : Leur système, il fonctionne pas mal sur la menace et leur position de référence dans le monde de la musique. Ils envoient plein de courriers en espérant que les associations se disent : « ah oui c'est pas légal, il faut payer ». Mais au final, ils ont plus à perdre à faire un procès. Le problème c'est pas tant la SACEM que de ne pas avoir de statut d'organisateur.

Parfois j'y pense un peu parce que si des gens veulent nous mettre des bâtons dans les roues, c'est pas difficile de nous retrouver. Mais en fait, dans l'industrie de la musique, on n'est rien du tout. Dans tous les cas, si ça se produisait, moi j'ai envie d'assumer politiquement ce qu'on fait.

Carlos : Et puis, c'est de l'illégalité toute relative...

Saman : C'est ça, c'est ce que certains qualifieraient de « désobéissance civile » pour utiliser un terme bobo. Tu organises juste une fête. Alors si c'est ça l'illégalité, c'est facilement défendable.

Et même si on imaginait qu'un jour on nous poursuive pour « organisation de concerts illégaux », une des premières choses que l'on ferait, ce serait de faire des concerts de soutien tout aussi illégaux. On jouerait de

notre réseau qui est large.

Et puis si jamais on se fait tomber dessus et s'il le faut, on recommencera et on s'appellera : « Mammouth 2 », ou le « Fils du Mammouth » ou « Éléphant » !!!

Et localement, est-ce que vous avez des liens avec des gens qui organisent des concerts à Dijon ? Les personnes de la Vapeur⁹ ou d'autres ? Est-ce qu'il y a une bonne entente ?

Carlos : Moi, je considère qu'on fait pas du tout la même chose. Quand illes font des trucs qui me branche, je peux y aller. Et quand illes viennent à nos soirées, je suis content. Mais on ne fait pas les choses de la même manière.

Saman : Ouais c'est ça. On ne fait pas la même chose.

Carlos : On ne se marche pas du tout dessus.

Saman : Il y a sept ou huit ans en arrière, j'aurais pu avoir un discours plus tranché, où nous on représente le DIY et elleux ils ont des subventions et illes sont payé-e-s pour faire ce qu'illes font et c'est mal. Mais, une des forces que l'on a, à Dijon, et qui est peut être due au fait que les Tanneries durent depuis longtemps, c'est que les « gens de la Culture » (je vais les appeler comme ça !), viennent aux Tanneries. Parce que, à Dijon, tout le monde qui est intéressé par la musique se connaît. Tellement de groupes y sont passés. Et même si c'est un lieu qui parle plus à la jeunesse, ben il parle à la jeunesse depuis 20 ans et donc il parle aussi à la jeunesse d'il y a 20 ans qui est devenue les quarantenaires ou les cinquantenaires d'aujourd'hui.

9 - La Vapeur - Salle de musiques actuelles de Dijon créée en 1995 suite à la mobilisation de plusieurs acteurs associatifs pour qu'existe dans la ville une salle indépendante. Très peu de temps après son ouverture, la mairie en confisque la gestion. C'est en partie autour de la volonté de faire vivre une salle autogérée réellement indépendante des pouvoirs publics que l'occupation des Tanneries s'est constituée dans les premières années.

On n'est pas copain mais ça fait qu'il y a un truc fluide entre plein de collectifs présents à Dijon, qui organisent des choses différentes. Dijon c'est pas grand, et les gens se croisent depuis longtemps.

Parfois, on se file même des coups de main. On se renvoie des groupes ou on se prête du matos. Tu vois, par exemple, pour le Moummouth Fest on a utilisé une partie du matos de la Vapeur....

LE MOUMMOUTH FEST

Justement vous ne voulez pas décrire un peu l'idée du « Moummouth Fest », que vous avez organisé aux Tanneries en mai ? Quel était l'idée initiale ? Comment ça s'est passé ?

Saman : Le festival, c'est une forme où tu penses les choses pour qu'il y ait beaucoup de monde : les gens viennent soit parce que c'est le festival, soit parce qu'illes ont des potes qui vont au festival, soit parce qu'il y a tel groupe, soit parce qu'illes jouent dans tel groupe. Ça rassemble un public pour tout le festival qui va profiter à tous les groupes. Et puis ça permet aussi à tout le monde d'être amené à voir d'autres musiques qu'illes ne seraient pas allé-e-s voir, soit parce que ce n'est pas leur style, soit parce qu'illes habitent à 400 kms et qu'illes seraient pas venu-e-s juste pour ce groupe.

Et aussi, c'est l'occase de pouvoir faire une grosse programmation, te dire que tu peux inviter heu...

Carlos : ...34 groupes ! (rires)

Saman : (rires) tu peux inviter plein de groupes que tu aimes et faire découvrir d'un coup un pack aux gens.

Carlos : Pis c'est un peu comme on disait : les concerts, ils ont une espèce de petit univers comme ça, et là, le festival c'est pendant 3 jours.

Saman : L'orga de ces trois jours ça demande une énergie folle. Tu peux pas faire tout tout seul et on a été entouré par plein plein de gens. Souvent les gens ils disent « Mammouth », pour parler du Moummouth Fest, mais c'est pas Mammouth, c'est plusieurs collectifs qui font ce truc là... Au départ, il y a des potes de Besançon, du collectif 939K15, qui nous avaient dit qu'eux aussi ils voulaient organiser un festival. Ils organisent des concerts aussi, mais plutôt dans des bars, parce que, dans leur ville, il n'y a pas trop de lieux squattés, d'endroits comme les Lentillères ou les Tanneries. On n'a pas exactement les mêmes goûts, mais ils ont la même démarche que nous.

Pour la programmation, il y a l'Éternel Détour, un autre collectif de Dijon, qui s'est greffé avec une espèce de petit pack punk hardcore et aussi un copain du centre de la France et des personnes de la Socquette à Nevers, qui sont venues filer la main.

Carlos : Il y a d'autres gens du coin qui nous ont dit « ah mais nous ça nous intéresse trop de filer la main et d'aider ». Et ils ont apporté des trucs qui collent avec le festival sans qu'on n'ait besoin d'en causer des heures. C'est comme ça qu'est apparue cette immense zone de grat'. Ça a apporté un truc dans le festival qui était assez ouf.

Saman : C'est vrai qu'elle était particulièrement jolie et bien achalandée, et avec une ambiance à elle bien particulière aussi, avec de la déco.

Carlos : C'était kitschouille !!! Et avec un bar à cocktails au milieu.

Y'avait aussi cette bande de coiffeurs-coiffeuses. C'était vraiment classe. T'sais le genre de truc improbable : un salon de coiffure en plein milieu de l'espace d'activité qu'a transformé la tête des gens pendant tout le festival, j'ai trop aimé. Les gens se posaient là au milieu dans un

canap', tranquille, pour se faire couper les cheveux, se vernir les ongles : un vrai salon de beauté. Ça permet qu'il n'y ait pas qu'une seule proposition qui consisterait à faire des concerts qui déchirent la tête le soir, tu as aussi des choses qui se passent l'après-midi, toute une mise en place comme ça un peu... esthétique finalement...

Saman : Le Moummouth Fest, cça consiste un peu à rassembler tout ce monde là et ça fait un peu comme une colonie de vacances punk (rires). Pendant 3 jours tu es ensemble, tu manges ensemble, tu bois des p'tits cafés, tu regardes des concerts, tu te fais couper les cheveux, et après...

Carlos : ...après... t'es fatigué !

RÉFLEXIONS SUR LA LUTTE DU QUARTIER

On aimerait finir sur les Lentillères, il y a cette question qu'on aime bien poser aux gens qu'on interroge, sur la suite et la possibilité de « gagner »...

Comment est-ce que vous aimeriez que ce lieu évolue ? Qu'est-ce que ça voudrait dire pour vous « gagner » ? Comment cette lutte va durer ou pas ?

Carlos : Je vais reprendre les mots de mon ami Marceau, nous ce qu'on dit c'est : « La victoire ! ».

Saman : « Aucune concession, pas de barrière idéologique ».

Les deux (en chœur) : « La victoire. La victoire. Par tous les moyens nécessaires ». (Rires)

Vous aviez répété avant de venir ou quoi ? !! Bon alors, question sous-jacente : qu'est-ce que la victoire ?

Carlos : La victoire, mmmh.... Bon déjà, sur l'évolution du lieu je ne m'inquiète pas, je fais confiance aux gens

qui luttent ici. Et comme tu disais, on n'est pas que des organisateurs de concerts et on a, nous aussi, notre mot à dire. Si moi à un moment je vois qu'il y a un truc qui ne me plaît pas, je ne serai peut être pas forcément entendu mais j'aurai la place pour dire. « Là ça part en cacahuète, là, ça m'va pas ». Et puis, la victoire ? Ben ce serait de tout garder mais ça.....

Saman : La victoire pour moi j'ai l'impression que cette base commune : « Pas de phase 2 de l'écoquartier ». C'est une première étape, mais ce n'est pas LA victoire. C'est une petite victoire parce que ça voudrait dire qu'on est capable de construire des oppositions assez fortes pour faire reculer des projets. Mais des projets, il y en a plein partout autour. Ce qu'on a construit c'est beaucoup plus précieux qu'uniquement faire reculer un projet. La vraie victoire ce serait de garder les Lentillères et de garder cet espace hors de contrôle.

Carlos : La vraie victoire ce serait que le monde entier devienne comme les Lentillères (rires!!).

Saman : La vraie victoire ce serait que cet espace reste, de garder ce quartier un peu comme une zone franche, de garder ce qu'on vit ici, la manière dont on s'organise, de rester ouvert à tout le monde sauf aux flics et aux fachos... Ça, je ne sais pas si c'est acceptable pour la mairie ou pour l'Etat français.

Si le projet d'écoquartier recule pour que des maraîchers soient installés par la mairie et que les jardins deviennent des jardins ouvriers classiques, ce serait une fin amer.

Les jardins ici, ils sont incontrôlés, incontrôlables.

Carlos : Et puis, ce qui s'élabore ici c'est bien plus que des jardins ou un projet de maraîchage. C'est toute une vie. Il y a 80 personnes qui habitent ici. Il y a un fort enjeu autour de comment on s'organise. Et il y a plus de difficultés que dans ton petit squat à peu nombreux. Ici, ça marche plutôt... : bien.

Saman : C'est rare d'avoir des espaces dans lesquels tu as une marge pour expérimenter une vie à plein et différente de celle qu'on te propose. C'est pas partout qu'il existe des lieux où 70/80 personnes peuvent habiter dans ces conditions, des lieux aussi étendus. Ou alors à la campagne et de façon assez isolée. Ici, on a un rapport de proximité avec la ville. On a une espèce de BOLO¹⁰. On a une unité de communauté qui est plus large que celle qu'on a à l'habitude d'exploiter quand on a déjà squatté. On n'est pas un collectif de 10 ou 20 personnes. C'est ouvert sur l'extérieur, il n'y a pas que les gens qui habitent qui font partie du projet, il s'y passe plein de choses différentes.

Mais ce que dirait la mairie de Dijon c'est que, eux, ils proposent 1500 logements alors que là on parle de 80 personnes. Vous répondriez quoi à ça ?

Carlos : Ben je leur dirais déjà : commencez par mettre ces gens dans les maisons vides qui servent à rien, et s'il en reste, alors là on verra.

Saman : Ces 1500 logements, est-ce qu'il y en a besoin ? À cet endroit là ? Et il propose quoi d'autre que de l'habitation ? Nous on propose autre chose que de l'habitation parce que, même s'il y a des habitant-e-s, ce n'est pas la seule chose dont on a besoin. Ici c'est aussi un espace social où il y a une vie au-delà du fait d'habiter. S'il y a tant de gens qui passent ce n'est pas pour rien. S'il y a tant de vieux le dimanche qui préfèrent venir là, plutôt qu'au parc de la Colombière, ce n'est pas pour rien. C'est parce que, ce qu'il y a ici, c'est précieux.

10 - Concept tiré de l'essai d'écologie politique Bolo'Bolo écrit par P.M. en 1983. Dans cette « utopie réalisable », le Bolo est une communauté autosuffisante, composé d'un maximum de 500 personnes. Il constitue l'unité de base d'une nouvelle forme d'organisation sociale fondée sur la coopération plutôt que sur la compétition.

Quand on va d'un bout de la friche à l'autre, on passe par les jardins, on voit des gens et on se dit bonjour. Et si on ne croise personne on voit les jardins, comme ils sont foutus, comme ils évoluent. Il y a vraiment la sensation d'être dans un lieu unique. Moi, je suis habitué depuis des années à ce lieu mais j'hallucine encore. Traverser la friche c'est pas un truc commun. Je passe et, souvent, je redécouvre ce qu'il y a autour de moi alors que ces chemins je les connais tellement que je peux les parcourir par des nuits sans lune.

Carlos : Et puis, vu que c'est un espace vraiment grand, il y a plein d'entités mais qui ne se marchent pas dessus : tu vas trouver une maison vegan¹¹, une maison non-mixte¹², un projet agricole, qui vont toutes porter des sujets importants. Tout arrive à s'exprimer assez librement sans que ça cristallise des grosses embrouilles.

Saman, tu évoquais l'idée des Lentillères comme « zone franche » qui échapperait au pouvoir. Est-ce que vous pouvez imaginer que ça puisse exister ? Est-ce que ça ne passe pas par des concessions ? Est-ce que vous pensez qu'on peut imaginer, dans une ville de province du 21ème siècle post-moderne, une zone où l'autogestion serait acceptée, tolérée ?

Saman : Le seul exemple que je connaisse c'est Christiania¹³ au Danemark, avec toutes les questions que ça pose. L'idée ce n'est pas de faire comme Christiania

11 - Le véganisme est un mode de vie consistant à ne consommer aucun produit ou service issu des animaux ou de leur exploitation.

12 - Référence à « La Cyprine », nom d'une maison des Lentillères occupée depuis septembre 2014 par un collectif féministe non-mixte de meufs et de trans.

13 - Christiania est un quartier de Copenhague au Danemark, autoproclamé « ville libre de Christiania », fonctionnant comme une communauté intentionnelle autogérée, fondée en septembre 1971 sur le terrain d'une ancienne caserne militaire par un groupe de squatters, de chômeurs et de hippies. Ce quartier est une rare expérience libertaire toujours en activité en Europe du Nord.

mais si on pouvait profiter de ce précédent pour créer une zone hors de... une zone franche, un peu comme une nouvelle commune dans la commune.

Cela dit, de façon un peu défaitiste je pense que ça n'arrivera pas parce que ça n'existe pas en France et que ça pourrait -trop facilement aux yeux du pouvoir- créer des jurisprudences ou des précédents. Pour en arriver là, il faut qu'en face il y ait une vraie volonté politique de le faire. À moins de vraiment les y acculer.

Carlos : Ce qui se vit ici, c'est désirable pour plein de gens et ça risque de créer l'envie. Rien que pour ça, l'État, il ne peut pas laisser ce truc. Surtout qu'on ne fait pas que des jardins et des concerts, on fait aussi des manifs, on est un foyer contestataire et de lutte. La mairie, elle aimerait bien nous voir dégager.

Saman : Le truc un peu réaliste que je pourrais imaginer mais qui n'arrivera pas je pense, ce serait d'avoir une structure légale qui serait une façade pour garder notre lieu. Sachant qu'on ne sera jamais dans la légalité. Mais ce qui peut rendre acceptable ce qu'on fait c'est que les gens croient que c'est légal... de loin.

Carlos : tu sais les gens ils pensent déjà un peu ça...

Saman : Oui mais si une administration veut nous proposer ou accepter un deal avec nous il faut que...

Carlos : ... qu'on parle le même langage qu'eux.

Saman : C'est ça, en gros, ce qu'ils peuvent accepter c'est une formule où ça à l'air légal de loin.

C'est d'ailleurs ce qui s'est passé à Christiania : il y eu un accord. Le gouvernement a dit « oui on accepte qu'existe cette zone, mais sous certaines conditions ». Notamment, il y avait l'interdiction que s'établissent de nouvelles constructions en figeant à une date précise le nombre d'habitats. Et cette condition a été respectée.

Quel est le cadre qui, selon vous, pourrait être acceptable ?

Saman : Si tu privilégies les jardins et que tu arrêtes l'habitat, ça par exemple c'est ce qui paraît le plus acceptable pour la mairie. Sauf que l'habitat fait partie intégrante du lieu. Pour que ce lieu reste aussi un endroit de rencontres et de fêtes, il faut aussi que des gens l'habitent, pour qu'il soit tenu.

Donc, pour moi, l'habitat il faut qu'on l'impose.

Carlos : Ouais, quand la mairie elle va commencer à s'intéresser à ici, ça va être plein de déceptions. Et je pense aussi pas mal d'engueulades entre nous. Là, en ce moment, on a une situation assez exceptionnelle qu'on pourrait résumer en « on fait ce qu'on veut quand on veut ». Maintenant, il n'y a plus de maisons à squatter. Mais on en construit et il y a ce truc fou qu'il y a des gens qui se mettent à construire des maisons, elles apparaissent comme ça. Dans un moment d'accord, où ça deviendrait un peu à nous, j'ai peur que ça fige cet élan. Même si cet élan, il pose d'ores et déjà questions parce qu'il y a de plus en plus de gens qui arrivent, et, à un moment, on ne pourra pas être plus nombreux-ses.

Saman : Moi, ce qui me ferait peur dans une légalisation, ce serait que ça fasse qu'il y ait un « après » qui rendrait le lieu « légal » ou plus pérenne dans le temps. Ça attirerait plein de gens qui n'ont pas du tout la conscience de la lutte ou de ce qu'est ce lieu. Des gens qui voudraient s'installer juste pour leur confort. Ça pour moi c'est un truc important, que le lieu garde la dynamique de lutte avec laquelle il s'est construite.

Saman : Oui, t'es pas ici comme tu serais dans un appart'.

Carlos : Ou même dans un jardin classique. Il s'agit de ne pas être ici comme tu serais ailleurs.

Et tout ça, selon vous ça peut encore durer longtemps ?

Carlos : Ben ça fait déjà six ans qu'on est là...

Saman : On aurait aussi pu se dire que ça ne durerait pas tout ce temps, six années en arrière.

Carlos : C'est vrai que le fait de vivre un truc exceptionnel, on n'a pas trop envie de le perdre. Oui mine de rien leur quartier à la con il avance de jour en jour sur les plans.

Le cour normal des choses, c'est qu'il se fasse.

Carlos : Moi je ne crois pas en cette éventualité !
Comme je vous l'ai dit : je crois en la victoire !!!!

Et alors, quelle place pourrait avoir Mammouth dans cette lutte pour la victoire ?

Saman : Avec Mammouth, on peut faire de la propagande, en parler dans notre émission de radio, faire fonctionner le réseau et organiser des événements, faire jouer des groupes pendant les manifs, organiser des concerts sauvages sur la place de la mairie. On est ouvert à tout plein de possibles.

Pour l'instant ce qu'on fait et qui est hyper important, c'est de partager la musique et faire découvrir nos lieux en faisant venir des gens ici...

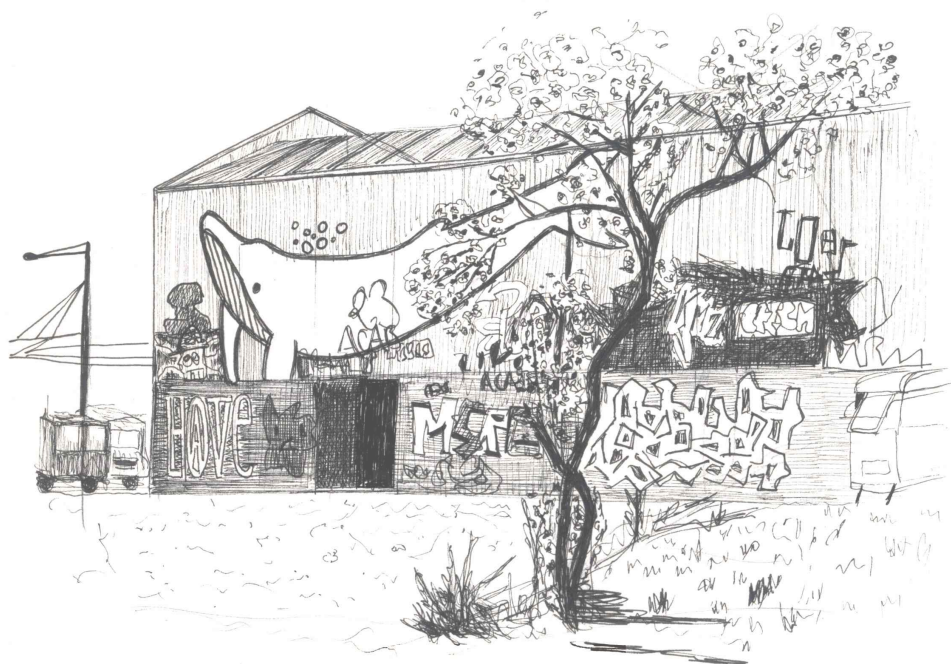
Carlos : ... des gens qui ne seraient pas venus d'une autre manière. Tu vois typiquement les bobos, ils nous aiment bien et ils aiment bien ce lieu mais ils ne viendraient jamais comme ça. Il leur faut un concert qui les y amène. En amenant tous ces petits gens qui aiment bien notre musique à découvrir ce quartier, on participe à le construire. Moi ce quartier je le trouve beau et je pense que tout le monde le trouve beau. Tu vois j'ai jamais vu quelqu'un-e venir ici et dire : « c'est quoi ce bordel ? ». Généralement, les gens ils sont charmés.

Saman : Oui, il suffit qu'illes viennent. Et après illes repassent au marché...

Quand tu viens, forcément tu trouves ça plus cool qu'un éco-quartier. Même Rebsamen¹⁴ s'il venait ça lui ferait ça ! Bon il le dirait pas mais il se dirait à lui-même « ouah ! les bâtards ils sont plus forts que nous et nos urbanistes » (rires!!).

Carlos : Moi j'ai jamais bien compris ce que c'était un écoquartier, mais dans mon imaginaire à moi ce qu'on fait ça correspond bien plus à un écoquartier que leur machin...

14 - Actuel maire PS de la ville de Dijon.



Pour suivre l'actualité du quartier
www.lentilleres.potager.org
www.jardindesmaraichers.potager.org

Pour contacter le quartier des Lentillères
tierraylibertad@potager.org

Pour des remarques ou des questions sur les récits
quartierlibre@potager.org



RÉCITS DES LENTILLÈRES...

À Dijon, le quartier libre des Lentillères se construit depuis six ans autour d'une lutte contre la bétonnisation des dernières terres agricoles de la ceinture verte. Jardins collectifs, fermes et maisons occupées, ont permis que, petit à petit, une vie de quartier se recrée. Aujourd'hui une foule de personnes aux horizons variés, mais réunie par l'envie de s'affranchir du monde marchand, s'y retrouve.

*Ces "**Quartier Libre**" vont à leur rencontre.*

***Mammouth** organise des concerts dans Dijon et notamment aux Lentillères.*

***Carlos** et **Saman** nous racontent leur goût des fêtes bricolées et décalées, les rencontres avec les groupes, la musique comme moyen d'élargissement de la lutte et de diffusion de pratiques d'autonomie.*

